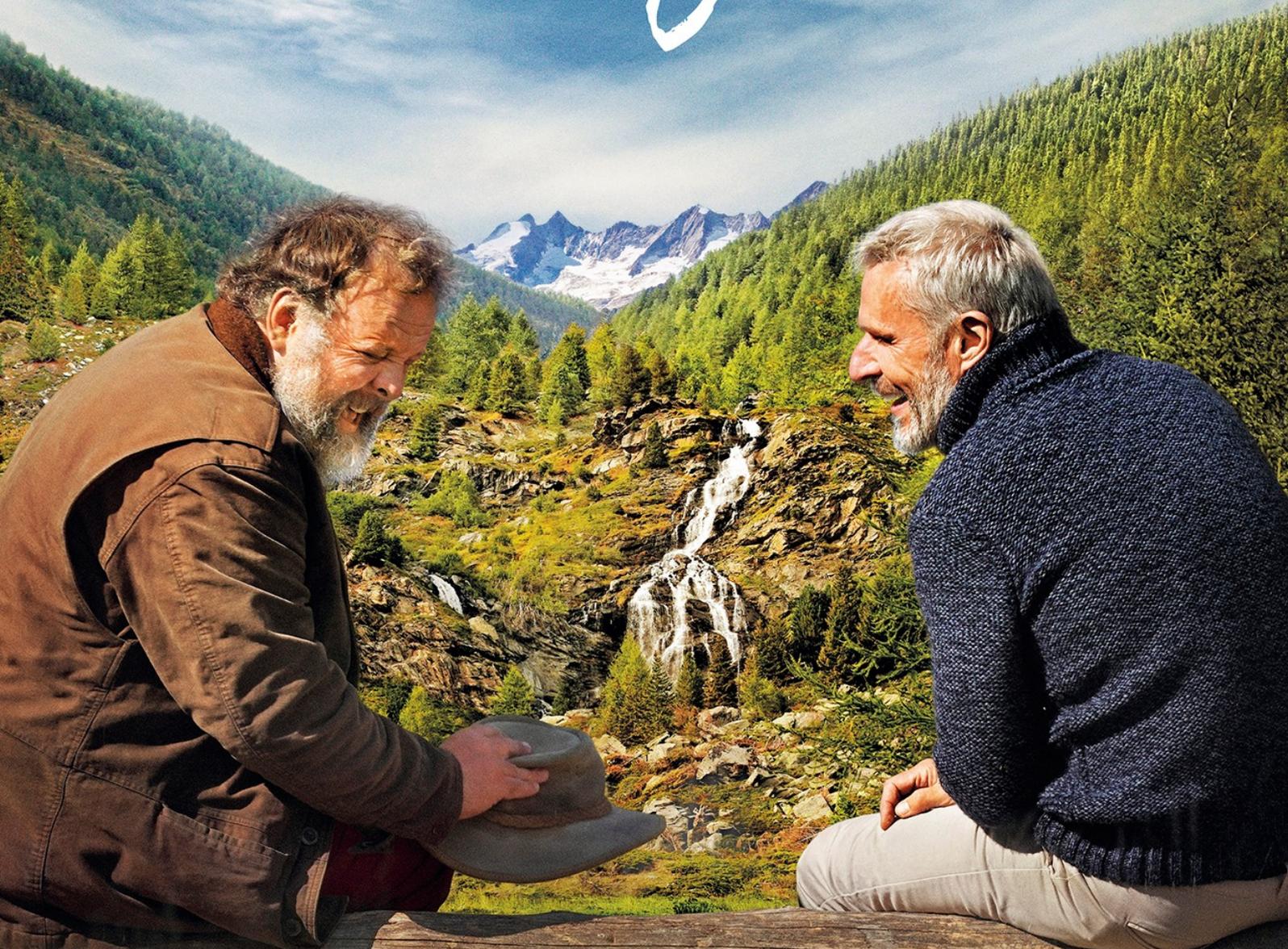


CINE NOMINE SAME PLAYER et SND  
présentent

Lambert WILSON

Grégory GADEBOIS

# Les Choses simples



Marie GILLAIN

Un film d'Eric BESNARD

EN COPRODUCTION AVEC SND - FRANCE 3 CINÉMA - AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA - AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ - CINE+ - FRANCE TÉLÉVISIONS - AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES - EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE  
AVEC LE SOUTIEN DE LA PROCIREP - L'ANGOA - LA SACEM - SCÉNARIO ERIC BESNARD - MUSIQUE ORIGINALE CHRISTOPHE JULIEN - IMAGE JEAN-MARIE DREUJOU (APC) SON DOMINIQUE LACOUR - VINCENT MONTRUBERT - JEAN-CHARLES LIOZU - DÉCORS BERTRAND SEITZ (ADP) - COSTUMES ANNE-SOPHIE GLEDHILL  
MONTAGE LYDIA DECOBERT - PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR ALAN CORNO - SUPERVISION MUSICALE JÉRÔME LATEUR - DIRECTEUR DE PRODUCTION ET DE POST-PRODUCTION LUDOVIC NAAR - PRODUCTEUR ASSOCIÉ BAPTISTE DEVILLE - PRODUIT PAR PIERRE FORETTE - VINCENT ROGET - THIERRY WONG

SamePlayer france-3cinéma La Région Auvergne-Rhône-Alpes CANAL+ CINE+ france-tv ANGOA SND GROUPE M6

**SND** présente  
Une production **CINE NOMINE** et **SAME PLAYER**

# Les Choses simples

Un film d'Eric **BESNARD**

Avec Lambert **WILSON**, Grégory **GADEBOIS** et Marie **GILLAIN**

Durée : 1h35

**Au cinéma le 22 février**

## **Distribution**

SND Groupe M6 - Lucie de Chevigny  
lucie.de-chevigny@snd-films.fr - Tel : 01 41 92 79 33

## **Relations presse**

Presse Laurent Renard - Laurent Renard & Elsa Grandpierre  
laurent@presselaurentrenard.com - Tel : 06 19 91 13  
elsa@presselaurentrenard.com - Tel : 06 50 71 95 88



## Synopsis

*Vincent (Lambert Wilson) est un célèbre entrepreneur à qui tout réussit. Un jour, une panne de voiture sur une route de montagne interrompt provisoirement sa course effrénée. Pierre (Grégory Gadebois), qui vit à l'écart du monde moderne au milieu d'une nature sublime, lui vient en aide et lui offre l'hospitalité. La rencontre entre ces deux hommes que tout oppose va bouleverser leurs certitudes respectives. Et ils vont se surprendre à rire. Au fond, vivent-ils vraiment chacun les vies qu'ils ont envie de vivre ?*

# Entretien avec Eric BESNARD

## D'où vous est venue l'idée de votre script ?

De la combinaison de trois choses :

La première a été un dîner avec Vincent Roget, l'un des producteurs du film. Avec Pierre Forette et Thierry Wong, ils avaient produit l'un de mes films (L'Esprit de famille) et nous discussions de façon informelle d'éventuels projets. Au détour de la conversation nous nous sommes mis à parler de John Ford et plus particulièrement de la période où il travaillait pour la Fox. De la profonde humanité des personnages incarnés par des acteurs comme Will Rogers. J'aime la simplicité apparente de ce cinéma et je m'en suis ouvert à Vincent qui est lui-même un grand amateur de Ford. Et l'un de nous a évoqué l'hypothèse d'un film construit sur une rencontre fortuite et anodine. Suite à une panne de voiture par exemple... Et puis la conversation a dérivé sur autre chose. Mais il faut croire que la graine était plantée.

Plusieurs mois plus tard éclate la crise du Covid. Le lendemain de l'annonce du confinement je sors dans la rue, quelqu'un marche vers moi, puis soudain traverse, pour m'éviter. Il ne me connaît pas, mais il a peur ! Je suis remonté chez moi, j'ai pris un moment de réflexion et j'ai appelé Pierre Forette, Vincent Roget et Thierry Wong, pour lesquels j'étais en train d'écrire un autre film, et je leur ai demandé de me laisser un mois pour leur proposer un sujet qu'il me fallait écrire d'urgence. Le temps venait d'être suspendu et je décidais de lutter contre l'état de défiance que je voyais s'installer en écrivant un script .

L'idée était d'écrire un film « poignée de main », un film vantant les mérites de l'altérité et de la confiance en l'autre. Et je me suis souvenu de ces deux personnages qui m'attendaient en bord de route suite à une panne de voiture.

Enfin la troisième raison : c'est Gregory Gadebois. Je sortais de Délicieux et je voulais le plus vite possible re-retravailler avec lui. J'avais l'idée de son personnage depuis un moment. Il ne me restait qu'à trouver l'autre. Et l'histoire...



## **Le tandem que forment Grégory Gabebois et Lambert Wilson est en effet très éloigné de ceux qu'on a l'habitude de voir à l'écran...**

C'est le mot « tandem » qui brouille le jeu. On l'emploie en général pour des buddy movies, qui sont aussi des films d'action. J'adore L'Emmerdeur et Midnight run mais ce n'est pas ça que je voulais faire. L'absolu c'est My diner with André de Louis Malle. Deux acteurs face à face qui parlent dans un restaurant et ça reste passionnant. Cependant je suis plutôt un homme d'extérieur. J'aime le vent et les paysages. Donc je savais que mes personnages allaient prendre l'air. Et puis nous avons tous nos travers. Au départ je suis un scénariste, j'ai beau vouloir de la simplicité je ne vais pas pouvoir m'empêcher d'alimenter mon récit par des rebondissements.

Donc ni une comédie d'action ni un simple échange dialogué. Mon fil conducteur, en réponse au Covid, c'était la possibilité de la rencontre de l'autre et même d'une amitié nouvelle. Tout n'est pas foutu ! J'ai donc compris que j'allais réfléchir un film sur l'amitié. Qu'est-ce qu'un ami ?

J'ai alors réalisé que la plupart des films sur l'amitié mettent en scène des gens qui se connaissent depuis trente ou quarante ans (Les Copains d'abord, Un éléphant ça trompe énormément, Peter's friends, Mes meilleurs copains, etc.). Je voulais essayer autre chose. J'aimais l'idée de partir de la rencontre. Et de créer le temps d'un week-end les conditions nécessaires à ce qu'un simple croisement apparemment fortuit devienne le départ possible d'une profonde amitié. En fait j'ai réalisé en écrivant que tous mes points de construction étaient ceux d'une comédie romantique. Et quand j'ai relu le texte, je me suis dit que le film le plus proche du mien en termes de construction était certainement Le Sauvage de Jean Paul Rappeneau.

Ce n'était pas prémédité. Mais au fond ce n'est pas si étonnant. L'histoire d'une rencontre et la possibilité que la vie bascule. C'est au fond un fantasme que nous avons tous partagé à un moment ou un autre.

## **Justement, sur quoi avez-vous bâti votre film ?**

D'abord sur une opposition en apparence très simple et très claire entre mes deux personnages. Quand Pierre Vernant et Vincent Delcourt se rencontrent, ils semblent aux antipodes l'un de l'autre. Et puis l'histoire se déroulant, on s'aperçoit qu'ils sont beaucoup plus complexes qu'ils n'en avaient l'air. Dans une comédie romantique les jeux de séduction et la montée du sentiment amoureux sont des lignes de force. Là je n'y avais pas droit. Mes ressorts devaient donc être ailleurs. D'abord dans la complexité des personnages. Chacun des deux se cache derrière un masque social. Au point de se mentir à lui-même. Et la rencontre de l'autre permet à chacun de se retrouver. La découverte de l'identité réelle de chacun des personnages alimente les arcs narratifs. J'aimais l'idée de jouer avec les archétypes. De rappeler que nous sommes tous beaucoup plus compliqués que nous en avons l'air.

Ce n'est pas parce que vous sciez du bois sans dire un mot que vous êtes un simplet. Et ce n'est pas non plus parce que vous êtes un homme puissant qui sillonne le monde, que vous n'avez pas de fractures intérieures. J'ai imaginé que ces deux-là allaient petit-à-petit mettre à jour leurs fragilités mutuelles, qu'ils allaient prendre conscience de ce qu'ils fuyaient jusque-là, chacun à sa manière, l'un en fanfaronnant, l'autre en se planquant derrière une dégaine de bûcheron taiseux. Les deux sont en fuite. Et leur rencontre les oblige non seulement à s'arrêter mais aussi à regarder la vérité en face.

Et puis cela fait plusieurs films que je travaille sur la fragilité du masculin. Jusque-là j'ai toujours eu une femme pour sauver mes personnages d'eux-mêmes et les obliger à se bouger. Cette fois ils allaient devoir se débrouiller sans. En retirant leurs masques ils doivent apprendre à assumer leurs fragilités.

**Chacun de leurs dévoilements successifs a l'effet d'un coup de théâtre, ce qui donne l'impression que malgré son absence d'action, votre film rebondit sans cesse et ne tombe jamais dans la linéarité...**

Votre remarque me touche parce que tout au long de son écriture, je me disais qu'à cause de la simplicité de sa construction, je ne pouvais pas compter sur quoique ce soit d'extérieur pour le maintenir dans une forme de suspense et que je devais seulement tabler sur la divulgation progressive des psychologies de Pierre et de Vincent. Je voulais qu'ils soient les deux faces de chacun de nous. Celui qui veut être efficace, rapide, performant, reconnu, intégré à son époque, et celui qui préfère la contemplation, la réflexion, le calme. Nous sommes tous écartelés entre ces deux pôles. Soit faire du rafting dans les rapides soit rester assis sur la berge et contempler l'eau qui coule en scintillant. Nous sommes chacun inscrits sur la ligne tendue entre ces deux extrêmes. Et il n'est pas facile de trouver sa place. A sa manière le film dit que nous nous mentons souvent sur la place où nous nous inscrivons et que nos aspirations profondes sont souvent ailleurs.

C'est pourquoi l'idée de mensonge est au cœur de la construction. C'est là qu'est le truc du scénariste. Ces personnages nous mentent parce qu'ils se mentent. Et nous découvrons progressivement la vérité derrière les mensonges. La narration est alimentée par la découverte de ces vérités.



## **Pourquoi avoir fait de Pierre Vernant un spécialiste de biologie marine ?**

Il y a une forme d'humilité à travailler sur ce qui ne se voit pas. Cela lui correspond bien. Je voulais camper un possible prix Nobel caché derrière des manières de bûcheron. Je ne voulais pas de quelque chose de trop poétique du genre astrophysique ou de trop abstrait comme les mathématiques. Il me fallait un domaine de recherches original dont les applications soient potentiellement très concrètes et puissent éveiller des intérêts mercantiles. J'ai cherché dans de nombreuses directions et puis je suis tombé sur des photos de plancton particulièrement étonnantes. Je me suis documenté et j'ai découvert que ces micro-organismes sont non seulement au tout début de la chaîne alimentaire mais qu'ils représentent un défi écologique majeur et un moyen possible de faire face à l'alimentation d'une population toujours croissante. C'est un domaine d'avenir. Non seulement j'ai trouvé tout cela passionnant, mais je me suis dit qu'il y aurait une certaine cocasserie à ce qu'un spécialiste en biologie marine vienne se planquer à la montagne. Cela interrogerait sur ses motivations. Et il nous faudrait y répondre...

## **Que représente pour vous l'écriture d'un scénario ?**

Avant tout du plaisir. Avec le temps c'est même devenu très identitaire. J'écris tous les jours. Et quand je ne le peux pas j'ai l'impression de ne pas avoir rempli ma mission. Je suis chafouin. Coupable de ne pas avoir fait. J'écris comme d'autres font du jogging. A partir de 7h30, tous les matins de l'année, pendant cinq heures. Week-ends et vacances compris (sauf quand je tourne !). C'est une nécessité biologique, ma façon de tordre le réel et de rendre les choses acceptables. Je n'ai pas d'angoisse devant une page blanche, seulement du plaisir.

Je ne me prends pas pour autant pour un romancier. Tout ce que j'écris est susceptible d'être remis en cause, déchiré, refait. C'est plus une démarche de journaliste. J'entends presque le bruit des touches de la machine à écrire !

Une démarche de journaliste mais aussi de mathématicien. Un scénario c'est un problème mathématique à résoudre. Il y a un plaisir intellectuel à chercher la solution mais aussi à chercher la manière la plus élégante. Car il y en a toujours plusieurs. Certaines équations sont plus belles que d'autres. Il y a une quête esthétique.

Et puis il y a une dimension de combat. Vous essayez de défendre certaines idées. De répondre aux agressions du réel. Si vous prenez l'exemple de ce script, ça a été ma manière de répondre au Covid. J'avais d'autres obligations, d'autres scripts à livrer. Mais je me suis accordé un mois pour tenter de construire un film qui me permette de me dire que j'avais répondu à la situation et que je pouvais donc reprendre le cours de mes activités. C'était un besoin. C'est devenu un film. Mais il arrive aussi souvent que ce que j'écris finisse en cale pour mon bureau. Mais ça m'a fait du bien.

## **Avez-vous écrit Les choses simples pour Grégory Gadebois et Lambert Wilson ?**

J'ai écrit pour Gregory. Je vais plus loin, j'ai créé ce personnage parce je savais qu'il était là. Mon désir de travailler avec lui a alimenté mon désir du personnage. Pour Lambert c'est différent. D'abord parce que je ne le connaissais pas avant ce film. Et ensuite parce que le personnage qu'il incarne n'existait pas dans la première version du script. Initialement son personnage était très différent. C'était une star de films comiques qui souffrait d'un complexe d'usurpateur et aurait voulu être Vittorio Gassman. J'avais un acteur en tête mais le scénario était bancal. Alors je l'ai réécrit avec un chef d'entreprise bipolaire...

mais là encore ça ne fonctionnait pas. Et puis j'ai eu un problème de désir. Il fallait que je trouve un acteur qui me donne envie de passer deux mois tous les jours avec lui et qui soit non seulement talentueux mais aussi qui fasse duo avec Grégory. C'est à ce moment-là que l'agent Laurent Grégoire m'a soufflé le nom de Lambert Wilson. Et là tout s'est débloqué. J'ai réécrit le personnage et j'ai inventé Vincent Delcourt. Mes projections sur Lambert m'ont inspiré un grand patron d'une entreprise internationale, élégant et libéral, en apparence très sûr de lui et portant une fracture. Lambert a lu et a dit oui.

## Pourquoi vouliez-vous tourner de nouveau avec Grégory Gadebois ?

Parce que c'est un acteur exceptionnel ! Certaines personnes vous font aimer certaines fonctions. Grégory est de ceux qui me font aimer le métier d'acteur. Et puis il me donne envie d'écrire des rôles à chaque fois différents pour aller explorer certaines couleurs de sa palette. Y compris parfois celles où il n'aurait pas envie d'aller visiter. Ici par exemple c'est la danse. Pour le connaître, je savais en écrivant qu'il allait redouter cette séquence. Mais quelle jolie scène à tourner ! Et puis, Grégory a un rapport à l'enfance qui est merveilleux et une faculté incroyable de laisser paraître ses fragilités. Il me fait penser à Raimu et à Harry Baur. Dans *Délicieux*, j'avais essayé de l'amener à dévoiler sa sensualité à travers sa façon de faire la cuisine. Pour *Les Choses simples*, j'ai voulu aller un peu plus loin dans cette direction et en faire un grand amoureux. Travailler sur sa puissance érotique dissimulée derrière une timidité apparente. J'avais aussi envie de lui mettre un chapeau et de lui faire jouer un personnage à la Jason Robards. Je suis un grand amateur de westerns. Et je crois que cela nous fait un point commun. Nous avons tourné en scope anamorphique sous prétexte de paysages grandioses... mais je savais que cela me permettrait aussi de me régaler de quelques gros plans au



au raz du chapeau !

Et puis j'aime l'homme. Notre relation est simple. Et sa compréhension des rôles est remarquable. Nous avons une conversation sur le rôle. Puis pendant des semaines nous parlons d'autre chose. Et le jour où je dis « moteur » il me fait découvrir le personnage que je pensais avoir inventé. Il est à la fois tout ce que j'espérais et autre chose en plus. Et cela dès la première prise.

## **Comment êtes-vous parvenu à le faire danser et même à faire... la roue ?**

Nous avons organisé des séances avec une chorégraphe. Et on a cherché le genre de gestuelle qui lui correspondrait le mieux. On a travaillé et cherché des pas ensemble. Comme je vous l'ai dit nous étions là hors de sa zone de confort. D'autant que Grégory n'est pas un acteur qui va apprendre une chorégraphie par cœur pour la reproduire. Il a besoin de l'adapter, de l'intégrer. Que ça vienne aussi de lui. Nous avons donc fini par travailler à deux. Mon rôle étant de comprendre avec quels pas il serait à l'aise. Et puis c'est moins une chorégraphie qu'une déclaration d'amour. La roue, c'est lui qui me l'a proposée. A un moment, dans la conversation, il m'a dit : « Je crois que je peux faire la roue ». Faire la roue... si ça ce n'est pas le parfait symbole d'une déclaration d'amour ?! Et il l'a faite. J'ai eu l'impression d'avoir devant moi John Belushi dans Les Blues Brothers !

## **Et Lambert Wilson ?**

Lambert est un acteur unique dans le cinéma français. Il a de la classe, de l'humour et le talent pour s'aventurer dans tous les registres. Il allie à une élégance très british à une capacité à ne pas avoir peur du ridicule qui rappelle les acteurs américains.

Je crois que c'est avant tout pour cela qu'il a une carrière internationale. Pas seulement parce qu'il parle anglais.

J'ai découvert en plus un homme intelligent et très agréable. Et un formidable compagnon de route. S'il vous fait confiance il est partant pour tout. Pour piloter un hydroptère, sauter dans un lac de montagne, plonger dans une maison en feu, dialoguer avec un ours... tout l'amuse.

Il est difficile d'imaginer deux acteurs plus différents que Lambert et Grégory. Cela tombe bien c'est le principe du film. Mais je crois qu'ils ont développé une vraie complicité et une certaine admiration l'un pour l'autre. Quand vous vous lancez dans un film dont la plus grande partie est à deux personnages vous avez intérêt non seulement à aimer les deux acteurs mais aussi à ce qu'ils s'apprécient l'un l'autre !

## **Pourquoi avez-vous proposé à Marie Gillain d'être l'amoureuse de Grégory ?**

Avec Marie nous nous étions ratés deux fois. Je l'avais rencontrée pour un premier film mais elle était trop jeune pour le rôle. La deuxième fois que nous nous sommes vus... j'ai été pitoyable. J'avais dans la tête une autre actrice qui venait de refuser le rôle que je lui offrais et j'avais du mal à en faire le deuil quand nous nous sommes rencontrés. Je crois qu'elle a eu l'impression à l'époque que je ne l'appréciais pas. En fait ce jour-là c'est moi que je n'appréciais pas beaucoup. Quoi qu'il en soit nous n'avons pas travaillé ensemble. Mais j'avais gardé ce vilain sentiment de rendez-vous raté quelque part dans ma tête. Aussi son nom m'est vite réapparu. J'avais quelque chose d'intéressant à lui proposer. D'incarner à elle seule le principe féminin.

Quand dans un film vous avez deux hommes face à face pendant quarante-cinq minutes, ça fait beaucoup de bien de voir entrer une femme dans le film. Un peu d'énergie Yin ! Marie a

tout ce que j'aime chez une actrice. Un principe de véracité sublimé par sa cinégénie.

Vous la filmez en train de sourire et vous comprenez pourquoi vous faites ce métier !

J'ai depuis écrit deux films dont les personnages principaux sont des femmes.

## Y-a-t-il eu des scènes compliquées ?

J'étais parti en me disant que c'était un film simple à deux personnages. Et puis au fil de l'écriture je me suis laissé aller à enrichir un peu la trame narrative. Je me suis retrouvé avec un enfant, un chien, un ours, un aigle, une tempête, un incendie, un bateau de course, des chutes d'arbre... on est loin de My diner with André ! Le feu et la tempête ça peut être compliqué mais c'est jouissif à tourner. Par contre les animaux c'est vite moins drôle. Et très chronophage. Et là l'économie du film ne permettait pas de traîner en route. L'aigle, par exemple, avait la fâcheuse tendance à ne pas revenir au point de départ. Nous étions à la montagne. Et il ne parvenait pas à trouver des courants ascendants. Du coup quand on le lâchait, il partait et on le retrouvait 30 kilomètres plus loin au fond de la vallée. Et quand il est parvenu à rester avec nous... il s'est fait attaquer par des buses ! Quant à l'ours, il carburait aux pains au chocolat. Il bouffe le stock d'une boulangerie en une matinée. En plus il ne comprenait que l'allemand et il fallait qu'il voie le van dans lequel il dormait pour être en confiance et accepter de répondre aux demandes de son dresseur. Ce qui n'est pas pratique quand vous tournez en altitude au milieu de nulle part. Et la cerise sur le gâteau c'est qu'il a une autonomie de travail de deux heures. Après il dort. Le chef opérateur du film (Jean Marie Dreujou) a fait de nombreux films avec Jean Jacques Annaud et je lui ai confié toute l'admiration que cette expérience m'a inspiré pour le metteur en scène de L'Ours. Il faut une patience d'ange... et de longs mois de tournage !



© Photo : David Koskas

## Ça a été plus facile avec le chien ?

J'avais écrit un chien de berger. Et puis en allant faire le casting des animaux je suis tombé sur Gaston (c'est le nom du chien). Il m'a fait rire avec sa tête de chauve-souris et j'ai réécrit pour lui. Il m'a même inspiré les dialogues du type La Femme du boulanger où Grégory fait le parallèle entre Lambert et ce chien des villes qui n'a rien à faire là. Je l'avais aussi choisi parce qu'il était copain avec l'ours. Mon scénario comportait une scène de pseudo combat entre les deux. Pas de chance, à la première prise, l'ours a manqué, à deux millimètres près, de décapiter le chien. Du coup Gaston a fait la grève tout le reste de la journée et j'ai dû renoncer à ma scène. Tourner avec des animaux ça rend très vite très humble.

## **La nature a-t-elle été plus clémente avec vous ?**

Quand on travaille en pleine montagne, il y a beaucoup d'imprévus. Le niveau du lac qui est dans votre champ peut, par exemple, baisser d'un seul coup parce qu'un voisin y pompe de l'eau en douce. La brume peut arriver à une vitesse telle qu'au bout de deux prises, on ne distingue même plus l'acteur. Etc. Il faut s'adapter. Mais c'est largement compensé par le spectacle que vous offre la nature. J'aurais du mal à tourner sans essayer de capter cette énergie-là. Je comprends ceux qui tournent en studio car ils peuvent prétendre à tout maîtriser. Pour moi tourner reste avant tout une aventure. Et j'ai besoin de ces incertitudes. Le film idéal il existe quand je l'écris. Le tournage lui est le moment des imperfections mais aussi des plus belles surprises.

Tourner à la montagne est physiquement éprouvant. Mais c'est un cadeau quotidien pour les yeux et les poumons.

## **Un mot sur sa musique ou plutôt ses musiques...**

A part le morceau de Jimmy Cliff, et trois petites pièces, très jazz, qui ont été signées par mon frère qui est pianiste, toutes les musiques des Choses simples ont été composées par Christophe Julien, qui a été le musicien de mes six derniers films. Nous avons développé une jolie complicité. Je lui envoie mes scénarios et il me propose des univers musicaux, à chaque fois différents. Pour Les Choses simples, j'avais envie de musiques évoquant les westerns, avec de la guitare slide, un peu à la Ry Cooder, et des percussions. Pour la guitare, que je n'avais encore jamais vraiment utilisée dans mes films, Christophe, qui est un guitariste premier Prix de Conservatoire de musique classique, a écrit des choses magnifiques. En ce qui concerne les percussions, comme j'en avais émis le souhait, il en a utilisé une gamme très large. Nous avons fait une magnifique session

de travail à essayer tous types de percussions. J'ai par exemple découvert le daf, une sorte de tambour iranien, dont le son m'a renversé. C'est celui que l'on entend quand Grégory et Lambert marchent tous les deux vers le poste d'observation ornithologique.

## **Un éclaircissement sur le générique qui, par sa presque abstraction, intrigue autant que le titre ?**

Le générique paraît abstrait et pourtant, il a été écrit, tel que vous le voyez. Une cellule parfaite qui se divise en deux, puis en quatre, puis en huit... jusqu'à l'infini. La plupart des images que vous voyez étaient décrites dans le scénario. Mais après il a fallu les trouver. C'était à mes yeux essentiel de commencer comme ça. Mon objectif était de rendre compte de la complexification croissante du vivant, pour arriver à une vision quasi quantique de notre société qui n'est qu'accélération, avec un risque de déshumanisation et de réification.

L'idée était qu'après ce tourbillon d'images montées sur une musique très rythmique, on bascule sur le silence et la beauté d'un paysage de montagne resté intact. Toute la problématique est donc ici résumée. Courir de plus en plus vite ou s'arrêter.

## Est-ce qu'on peut dire que sous la simplicité de son titre, votre film contient une problématique philosophique ?

Modestement, mais oui bien sûr puisqu'il traite du rapport à la vie. Qu'est-ce qu'une vie réussie ? Vaut-il mieux performer ou contempler ? Pour ma part je suis un contemplatif qui travaille beaucoup. J'ai besoin d'avoir la sensation d'exploiter le potentiel que mes parents m'ont donné. Et j'ai besoin de me mettre en risque. Sinon je resterai bien tranquillement chez moi à écrire des scripts. C'est moins fatigant et beaucoup moins dangereux que de mettre en scène. Je peux admirer un moine Rinzaï consacrant sa vie à la méditation dans un monastère ou un homme pressé aux talents protéiformes consacrant toute son énergie à faire avancer les choses. Mais ce qui est compliqué c'est de ne pas se mentir. Et accepter d'exploiter les forces que sont nos fragilités. Afin d'apprécier pleinement la vie. Et parfois il faut qu'un autre nous réveille à nous même pour que nous fassions ce chemin. En fait, et c'est une récurrence dans tous mes films, je crois qu'il faut toujours un autre. De l'importance de bien le ou la choisir.

## Quels sont vos projets ?

Délicieux voulait être le premier opus d'un triptyque sur les spécificités du modèle français. L'action se déroulait en 1789 et cherchait à souligner tout ce que nous devons aux idées du siècle des Lumières. Pour illustrer cette démarche j'avais choisi de parler de la création des premiers restaurants. J'avais envie de poursuivre ce travail en réfléchissant sur la notion de république. J'ai donc campé une histoire pendant la troisième république, en 1889, soit cent ans après Délicieux. Et qui dit troisième république dit école républicaine. Après la création du restaurant (lieu de partage, de loisir, de conversation) j'ai voulu m'arrêter sur la création de l'école républicaine (laïque, obligatoire et gratuite). Un autre pilier de notre modèle. En



© Photo : David Koskas

m'intéressant plus particulièrement à la tâche des premières institutrices envoyées dans les campagnes pour convaincre les paysans de leur confier leurs enfants. Une tâche pas vraiment facile... C'est Alexandra Lamy qui jouera l'institutrice et Grégory Gadebois, le maire du village.



© Photo : David Koskas

# Entretien avec Lambert WILSON

## Connaissez-vous Eric Besnard ?

Je l'avais rencontré il y a plusieurs années, au sujet d'un film qui, finalement, ne s'est pas fait. J'avais gardé de lui le souvenir d'un homme énergique, chaleureux, d'une grande culture, et d'une courtoisie parfaite. Après cette rencontre, je ne l'avais plus jamais revu mais j'avais lu plusieurs de ses scénarios. Malheureusement, même si j'aimais toujours autant son écriture, rien ne me correspondait. Et puis est sorti *Délicieux*. Peut-être parce que Guillaume de Tonquédec, avec qui je tournais alors *Plancha* jouait dedans, en tous cas, je suis allé le voir et j'ai eu un coup de cœur. Pour le film lui-même, son sujet et la façon dont il est traité, et parce que Grégory Gabebois y tient le rôle principal et que j'en suis un fan absolu. Grégory est pour moi, à l'heure actuelle, je pèse mes mots, le plus grand acteur français.

Inutile de vous décrire mon enthousiasme lorsque j'ai reçu le scénario des *Choses simples* : il était signé Eric Besnard et j'allais le jouer en duo avec Grégory avec lequel je rêvais de travailler. J'ai foncé !

## Pourquoi cette si grande admiration pour Grégory ?

Ayant fait mes études de théâtre à Londres, j'ai une vision très anglo-saxonne du métier d'acteur. Outre-Manche et Outre-Atlantique, les comédiens sont formés pour pouvoir tout jouer et être capables de se transformer à chaque rôle, comme savait le faire par exemple, l'immense Philippe Seymour Hoffman. Grégory, qui a fait le Conservatoire de Paris, est de ce niveau-là. A chaque rôle, il est différent. Le Grégory charcutier de *Norman-*

*die* (de Philippe Legay), tellement amoureux de sa femme qu'il est prêt à tuer le premier qui s'en approche, ne ressemble en rien au Lieutenant-colonel Hubert-Joseph Henry du *J'accuse* de Polanski, ni non plus au François des Présidents d'Anne Fontaine etc. Il faut aussi le voir au théâtre. Dans *Des Fleurs pour Algernon*, notamment, il est inoubliable. Quand on le lui dit, c'est tout juste s'il ne rougit pas car il est d'une humilité et d'une discrétion incroyables, à un point tel qu'il ne va jamais voir les films dans lesquels il a joué.

## Et le scénario des *Choses simples*, en quoi vous avait-il séduit ?

Je m'y suis retrouvé tout de suite. Eric l'avait écrit pendant le confinement et il était le résultat de sa réflexion sur cette période si particulière, où, contraints à une réclusion qui nous éloignait artificiellement les uns des autres, certains - dont j'avais fait partie - ne rêvaient plus que d'amitié et de poignées de mains. J'ai aimé le thème de ce scénario, qui est l'amitié, et aussi son ressort, qui est celui d'une comédie romantique : deux personnes qui se rencontrent sans l'avoir cherché et qui découvrent qu'elles sont nécessaires l'une à l'autre, sauf qu'en l'occurrence, ces deux personnes sont deux hommes, qui, malgré l'absence de relation amoureuse, vont quand même se subjuguier l'un l'autre.

Quand une comédie romantique est réussie, elle est un merveilleux moteur de film, et je trouvais que c'était le cas des *Choses simples*, avec la rencontre imprévue de ces deux types que tout oppose. . La ruralité tranquille de l'un, en regard de l'urbanité trépidante de l'autre ; la discrétion de l'un contre

l'esbroufe de l'autre; la douceur de l'un, face à l'autoritarisme de l'autre, etc. Et puis, au-delà de leurs différences, ce point d'ancrage entre les deux : une complicité (presque) immédiate due à une admiration réciproque. Cette particularité du scénario m'a particulièrement touché, car dans ce brouillard que sont devenus aujourd'hui les rapports humains, j'ai besoin de m'appuyer sur des gens qui m'apportent leur présence, leur humour, leur conscience et leur intelligence.

C'est assez cocasse, parce qu'à la lecture, je me suis senti moins proche du Vincent Delcourt qu'Eric me destinait, que du Pierre Vernant que devait jouer Grégory. Même si je suis capable de porter un costume quand il le faut, c'est une tenue qui m'est étrangère dans ma vie quotidienne. Quand je ne travaille pas, je suis du genre rustique et sauvageon. Je me réfugie dans ma campagne et je cultive mon jardin.

**Vous êtes-vous quand même senti des points communs avec le Vincent du début du film ?**

Un seul : je suis, comme lui, très anxieux face à la solitude. Ça peut paraître paradoxal mais je fais partie de ces solitaires qui aiment être entourés, même si c'est de loin. Je déteste les mondanités mais j'ai besoin de présence et d'amitié vraie. Quand j'arrive chez moi en Bourgogne, si ma maison est vide et que les lumières du village d'à côté sont éteintes, je suis capable de faire demi-tour. Je n'ai donc eu aucun mal à jouer le malaise de Vincent quand il s'enferme dans une cabane.

Mais mis à part cela, je suis à mille lieues de Vincent avant qu'il ne baisse son armure et ne dévoile sa dépression. La rapidité, l'efficacité, la rentabilité... toutes ces valeurs du businessman du XXI<sup>e</sup> siècle, je les déteste !



© Photo : David Koskas

**Pensez-vous que la « contemplation », que le duo Pierre et Vincent finit par préconiser, soit compatible avec la vie dans un monde où tout n'est qu'accélération ? Autrement-dit, selon vous le scénario d'Eric relève-t-il d'une douce utopie ou est-il réaliste ?**

J'espère qu'à défaut d'être réaliste aujourd'hui, ce scénario est annonciateur d'un changement de société demain. Il faudra bien qu'un jour, sous peine d'un burn-out mondial ou d'un chaos généralisé, on arrive à réapprendre le goût des choses simples et les vertus du silence, de la réflexion et de la concentration. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que le retour du monde à la sérénité ne se fera qu'au prix d'une décélération. Le film d'Eric en est une éblouissante et savoureuse démonstration. Il lui a sans doute fallu un certain courage pour imposer aujourd'hui son histoire, car elle va à

contre-courant et à contre-temps d'une époque où on fabrique, sur des portables, et à toute vitesse, des modules de films de 10 minutes, et où TikTok est en passe de devenir le support favori pour envoyer des messages. Je soutiens d'autant plus le propos d'Eric que je suis de ces nostalgiques qui se précipitaient aux films des Bergman et autres Visconti dont la durée faisait rarement moins de deux heures.

## **C'est la première fois que vous tourniez sous la direction d'Eric. De quelle école est-il ?**

De la sienne ! En son genre, Eric est unique. Il arrive le premier sur le plateau, et il attend, debout, manches retroussées, que les autres le rejoignent. Comme il est grand et costaud, il donne l'impression d'avoir avalé du métal, ce qui accentue son côté, comme ça, un peu Nietzschéen. Mais parallèlement à cette force physique qu'il dégage et qui n'est sûrement pas qu'illusion, il émane aussi de lui quelque chose d'infiniment doux tendre et rassurant, et qui n'est certainement pas non



plus un leurre. D'ailleurs un cinéaste qui choisit Grégory Gabebois pour jouer son « alter ego », ça veut dire quelque chose. Car Grégory est un homme qui a un cœur vraiment tendre et pur.

## **Quel genre d'acteur est Grégory ?**

Avant d'être un acteur, Grégory est d'abord un homme comme on n'en rencontre plus beaucoup : il est courtois et élégant, doux et attentif, avec tout le monde. Ce qui me touche le plus est son auto-détestation, qui n'est pas une posture. Il ne s'aime pas et a du mal avec son corps, ce qui se traduit chez lui par une grande fragilité. Quant au Grégory comédien, il est unique. Dès qu'il arrive sur le plateau, en général très tôt le matin, il s'assied sur une chaise et, excepté quand il tourne, il n'en bouge plus jusqu'à la fin de la journée. Sage comme une image pendant des heures, sauf si on lui déplace sa chaise, ce qui peut le faire grogner. Il m'a estomaqué aussi par son métier cinématographique. Il a notamment une connaissance incroyable de son visage, ce qui lui permet de contrôler au millimètre près chacun des petits muscles de ses paupières et de ses joues. Quand il décide de regarder les gens avec tendresse et amour, il est capable de déclencher des cataclysmes de sentiments, avec juste un plissement d'yeux. Il est phénoménal. Mais c'est un gros bosseur. Il réfléchit, il prépare, il affine, et le moment venu, il joue avec une subtilité inouïe, simplement, sans jamais faire le malin, sans jamais être dans la démonstration et en entraînant son partenaire vers le meilleur. J'aimerais beaucoup rejouer avec lui.

**Est-il plus difficile pour un comédien de jouer dans un film dont la tension et le suspense viennent uniquement du « dévoilement » progressif des personnages ?**

Non. C'est pareil, excepté qu'on joue moins avec son corps et plus avec son visage. Ce qui, pour moi, est un régal, surtout quand je suis face à un acteur de la trempe de Grégory ! La seule scène qui a été un peu plus compliquée, a été celle où le refuge prend feu. On a toujours une petite appréhension quand on tourne ce genre de scène dans une production française, parce que, contrairement aux gros tournages américains où les comédiens ont plein de doublures, il y a toujours un moment où on se rapproche quand même un peu du danger et où, par conséquent, malgré les précautions prises, bien que tout soit ultra sécurisé, on n'en mène pas large. En dehors de cette scène, rien ne m'a gêné, pas même les séquences avec l'ours, qui était adorable. Les choses ont sans doute été moins faciles pour Eric, dont les prises de vue dépendaient du temps... qui change très vite en montagne.

**Les paysages dans lesquels vous avez tourné sont splendides. Cela a-t-il influé sur votre manière de jouer ?**

C'est difficile à dire précisément, mais oui, sans aucun doute. J'ai retrouvé l'ambiance qu'il y avait sur Des Hommes et des Dieux, où on avait eu l'impression d'être retiré du monde. C'était comme si on avait tourné dans un studio, mais en plein air. On n'était pas déconcentré par quoi que ce soit. On logeait dans les chalets d'une station de sports d'hiver fermée, assez tranquille et un peu triste puisqu'il n'y avait pas de neige, et on montait tourner en pleine nature, dans les alpages, à environ 40 minutes de marche. Une sorte de parenthèse enchantée. Quand on a dû se séparer, ça a été, pour tout le monde, un vrai déchirement.

**Comment, en tant que spectateur avez-vous reçu *Les Choses simples* ?**

Comme une leçon de vie, que, personnellement j'essaie d'appliquer le plus possible. Comme je vous l'ai déjà dit : lorsque je ne travaille pas, je vais cultiver mon jardin. Au sens propre et au sens figuré ! Il y a encore une dizaine d'années, j'étais dans une ambition qui me faisait aller en Amérique tourner avec des gens du cinéma hollywoodien, selon des méthodes qui me rendaient très malheureux. J'ai tout arrêté. Je crois qu'en faire et en vouloir trop, coupe du monde et rend hors sol. Je suis heureux d'avoir participé au film d'Eric. Son Vincent Delcourt est riche et puissant, mais seul et triste comme les pierres. Puissent les spectateurs sortir en ayant envie de vivre comme son Pierre Vernant, en cherchant à « être » et non pas à « avoir ». *Les Choses simples* est un film essentiel.



# Entretien avec Grégory GADEBOIS

**C'est la deuxième fois que vous tournez dans un film d'Eric Besnard. Qu'est-ce qui vous séduit dans son univers ?**

C'est difficile à dire parce que c'est complètement intuitif. Souvent, quand on aime les gens, on aime leur univers. C'est un tout. Comme j'aime Eric, j'aime à priori ce qu'il écrit et comment il écrit. Quand il m'a appelé pour me dire qu'il avait un truc à me faire lire, j'ai fait l'étonné, mais je savais bien que c'était un scénario. J'aurais pu lui dire « oui » tout de suite, parce que j'étais absolument sûr que ça me plairait, mais j'ai joué le jeu : j'ai pris le temps de lire son texte et comme je l'avais prévu, il m'a plu. Pourquoi ? Je ne saurais pas analyser. Parfois, il me tient des propos très pointus sur ses scénarios, mais ça m'échappe. Moi, je fonctionne avec les scénarios, comme avec les gens, à l'instinct.

**Oui, mais quand même, qu'est-ce qui a fait que vous êtes entré tout de suite dans l'univers des Choses simples ? Son histoire ? L'endroit où elle se déroulait ?**

Il me semble que dans les histoires d'Eric, on est toujours un peu comme dans un western ! (rire). En lisant ce scénario, j'ai tout de suite pensé que Pierre Vernant, ce drôle de mec, avec son chapeau vissé sur la tête et qui vit seul dans sa ferme avec son chien sans décrocher un mot à personne, j'allais le jouer comme une sorte de cow-boy dans sa montagne. C'est troublant parce que nulle part dans le texte qu'il m'avait envoyé, il n'était écrit que l'histoire se passait à la montagne. C'est une belle preuve de la force de l'écriture d'Eric.

**C'est sans doute parce que cette écriture est très concrète et très évocatrice. Elle est aussi très sensuelle, non ?**

Je ne sais pas. Mais si je m'en rendais compte, je crois que j'essaierais de l'oublier. La sensualité est quelque chose qu'on ne peut pas jouer avec des mots. Il faut des situations. En plus, j'ai un petit problème. Si on me dit « joue comme ça, parce que c'est écrit comme ça », je n'y arrive pas. J'aime que les sensations arrivent d'elles-mêmes, qu'elles viennent de la situation. Si on les verbalise, j'ai tendance à les rater. Je m'en tiens au texte écrit et je joue le plus concrètement possible.

**Votre personnage de Pierre Vernant se sert beaucoup de ses mains : il bricole, fabrique, fait la cuisine. Vous aimez les personnages ancrés comme ça ?**

Oui, mais ce n'est pas une particularité qui m'aide à jouer. En revanche, si mon personnage doit faire quelque chose, le moins que je lui doive, c'est de savoir le faire aussi. Si je dois interpréter un menuisier, j'apprends les gestes de son métier. Ça ne me coûte pas. Dans la vie, j'adore bricoler. Je suis plus à l'aise avec un moteur à démonter qu'avec une pièce de Shakespeare. Peut-être qu'Eric est comme moi ! (rire)  
Pour en revenir à Pierre Vernant, j'ai bien aimé l'idée qu'Eric l'ait écrit pour moi. J'ai mis ça dans un coin de ma tête et ça m'a fait plaisir. Cela dit, j'aime aussi interpréter des personnages qui sont loin de moi. Loin, en apparence, parce qu'en fait car il y a toujours une connexion : soit ils sont ce qu'on aurait voulu

être, soit ce qu'on aurait détesté être. En fait, ça doit toujours trouver un écho en soi. Sinon, on ne peut pas jouer. Ça peut conduire à refuser un rôle.

## **Pierre, était-il loin ou proche de vous ?**

Les deux. En tous cas, on avait au moins ce point commun d'aimer la nature et le silence. Pierre a choisi de vivre isolé dans la montagne comme un paysan, or moi-même, j'ai grandi en pleine campagne dans un village de 70 habitants, où on devait prendre le car pour aller à l'école. C'est marrant parce que sur le tournage, j'ai revu des vers de terre. Ça m'a ramené à mon enfance. Je me suis souvenu que petit, je jouais avec ces bestioles et qu'elles me semblaient être des serpents géants. Je retourne de plus en plus souvent à la campagne. Je me suis rendu compte que j'y suis mieux qu'en ville. C'est peut-être pour cela aussi que j'ai adoré ce tournage des Choses simples. J'ai découvert une région splendide. On prenait la route pour aller sur le plateau, le décor était magnifique, les lumières aussi. On était en plein air, mais en même temps, à l'abri, presque comme dans un huis-clos.

## **C'était la première fois que vous tourniez avec Lambert Wilson ?**

Je ne le connaissais pas, ou presque, à peine croisé ici et là. On s'est rencontré vraiment lors d'une lecture. J'aime bien être surpris par mes partenaires et là, je l'ai été. C'est non seulement un homme sympathique, mais un comédien étonnant. Il a une façon particulière mais intéressante d'aborder les scènes. Il vous regarde de telle manière en disant sa réplique, qu'on n'a qu'une façon de lui répondre et ça tombe toujours pile. J'ai beaucoup aimé travailler avec lui.



© Photo : David Koskas

## **Et Eric, comment est-il sur le plateau ?**

Il est formidable. Il s'occupe de tout, il sait ce qu'il veut. Quand ça coince — et ça coince souvent au cinéma, parce qu'on est toujours à la merci d'un problème, technique ou météorologique, ou que sais-je —, il donne toujours l'impression de tout porter. S'il y en a un qui ne doit pas tomber malade, c'est lui. Il tient le film. On sent que les gens sont là pour lui, moi en premier évidemment. Cette symbiose de l'équipe vient de son écriture. Et de son énergie, aussi.

Il a une façon douce d'être le « patron ». En cas de pépin, c'est lui qui tranche en dernier ressort. C'est une façon de faire que je trouve formidable. Parce que la « démocratie », ça ne marche pas dans nos métiers. Si tout le monde donne son avis, c'est la cacophonie. Avec Éric, rien de cela. Il écoute, mais décide. C'est un metteur-en-scène.

**Il a réussi à vous faire faire, physiquement, des trucs incroyables, comme danser et faire la roue. On ne vous avait jamais vu faire cela...**

C'est grâce à la force de persuasion douce d'Eric, car je déteste et ne sais pas danser... J'ai dû m'entraîner avec une chorégraphe. En trois séances, elle m'a appris une sorte d'alphabet dans l'art de se déplacer en dansant, et surtout, elle m'a donné confiance en moi, qui ne suis pas une sylphide ! La roue, c'est un truc que j'ai proposé à Eric. Je l'avais faite une fois ou deux il y a quinze ans, dans des scènes d'escrime que je terminais une épée à la main. J'ai eu envie de la réessayer. Ça a plu à Eric. Ça montre qu'être un peu enveloppé n'empêche pas d'être souple.

Ensuite, sur le plateau, Marie Gillain m'a beaucoup aidé. J'ai bidouillé des petits pas qui la faisaient rire. Du coup, c'est devenu presque agréable à faire.

Mais ce genre de scène reste très difficile pour moi. Bien plus qu'une scène d'amour par exemple qui souvent m'amuse. Personnellement je pense que l'émotion doit surgir avant tout du texte plutôt que du jeu. Le plus jouissif, c'est d'arriver à émouvoir en disant des trucs comme : « je vais chercher le pain ».

**Et l'ours, vous avez-eu peur de l'ours ?**

Pas du tout. Il était génial, Valentin. On pouvait le caresser, il était très gentil. C'était un gros nounours qui ne faisait pas peur. J'ai eu plus peur du chien que de l'ours.

**Comment êtes-vous sorti de ce tournage ?**

Plus vieux d'un mois et demi ! (rire). Plaisanterie mise à part, comme des autres tournages. Que j'aie été heureux ou malheureux, quand c'est fini, c'est fini. Je n'aime pas ressasser.

Après, restent les souvenirs. Bons ou mauvais. Celui-là ne m'en a laissé que des bons.

**Qu'avez-vous pensé du film ?**

Je ne regarde jamais les films dans lesquels j'ai joué. Cela me stresse. Mais à la lecture des Choses simples, j'avais beaucoup aimé la leçon de vie qu'il propose.

**Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que vous êtes devenu l'un des acteurs les plus populaires de France...**

Ah bon ? La seule chose dont je me rende compte, c'est que cela fait longtemps maintenant que je travaille, et que désormais, on me propose d'avantage des rôles de père que de fils. C'est un signe que le temps passe. C'est un bon repère, parce que j'ai toujours l'impression d'être à l'âge de ma sortie du Conservatoire. Cela fait vingt ans que j'essaie de commencer ce métier (rire).



# Liste artistique

<b>Vincent</b>	Lambert WILSON
<b>Pierre</b>	Grégory GADEBOIS
<b>Camille</b>	Marie GILLAIN
<b>Zoé</b>	Betty PIERUCCI BERTHOUD
<b>Stella</b>	Magali BONAT
<b>Monceau</b>	Antoine GOUY
<b>La journaliste</b>	Déborah LAMY
<b>Philippe</b>	Pascal GIMENEZ
<b>La jeune collaboratrice</b>	Amandine LONGEAC
<b>Le médecin</b>	Pasquale D'INCA
<b>L'attaché de presse</b>	Félix FOURNIER

# Liste technique

<b>Réalisation</b>	Eric BESNARD
<b>Scénario</b>	Eric BESNARD
<b>Production</b>	Pierre FORETTE Vincent ROGET Thierry WONG
<b>Musique originale</b>	Christophe JULIEN
<b>Image</b>	Jean-Marie DREUJOU (A.F.C. - A.S.C.)
<b>Décors</b>	Bertrand SEITZ (A.D.C.)
<b>Costumes</b>	Anne-Sophie GLEDHILL
<b>Son</b>	Dominique LACOUR Vincent MONTROBERT Jean-Charles LIOZOU
<b>Premier assistant réalisation</b>	Alan CORNO
<b>Montage</b>	Lydia DECOBERT
<b>Direction de production et de post-production</b>	Ludovic NAAR

# Liste technique (suite)

<b>Producteur associé</b>	Baptiste DEVILLE
<b>Une production</b>	CINE NOMINE et SAME PLAYER
<b>En coproduction avec</b>	SND FRANCE 3 CINEMA AUVERGNE RHONE-ALPES-CINEMA WINCH FILMS
<b>Avec la participation de</b>	CANAL+ CINE+ FRANCE TELEVISIONS
<b>Avec la participation de</b>	LA REGION AUVERGNE-RHONE-ALPES CNC
<b>Avec le soutien du</b>	CENTRE NATIONAL DE LA CINEMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMEE
<b>Et de</b>	La PROCIREP, L'ANGOIA et la SACEM
<b>Distribution</b>	SND